

ARIANE,

TRAGÉDIE.

PAR T. CORNEILLE.

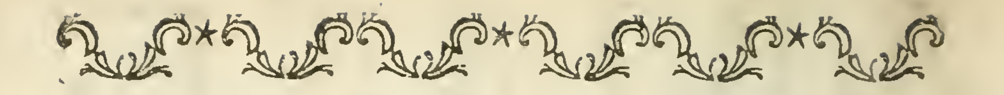
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXIV.



ACTEURS.

ŒNARUS, Roi de Naxe.

THÉSÉE, Fils d'Ægée Roi d'Athènes.

PIRITHOUS, Fils d'Ixion Roi des Lapithes.

ARIANE, Fille de Minos Roi de Crète.

PHEDRE, Sœur d'Ariane.

NERINE, Confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, Confident d'Œnarus.

La Scène est dans l'Isle de Naxe.



ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Je le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble ;
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La Princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance ;
Et si Thésée avoit & son cœur & sa foi,
Contre elle, contre lui, le tems étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoüs me prive ;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami, si long-tems de Thésée attendu,
Pour partager sa joie, en ces lieux s'est rendu.
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme :
Ainsi plus de remise ; il faut m'arracher l'ame,

Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & sans doute elle est belle;
Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déja d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux?
Sitôt que dans cette Isle, où les vents la pousserent,
Aux yeux de votre Cour ses beautés éclaterent,
Vous sçutes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que pour reconnoître un amour si fidèle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés?
Ils étoient l'un de l'autre également charmés.
Chacun d'eux l'avouoit; & vous-même en cette Isle
Contre le fier Minos leur promettant azile,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pu me croire! ils m'auroient vu sans peine
Consentir à ces nœuds, dont l'image me gêne.
Quoique alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espere pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise:
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.
Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre:
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé;
Eh! qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma Cour
Sembloient chercher Thésée, & briguer son amour.

Il rendoit quelques ſoins à Megiſte, à Cyane.
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane.
Et j'allois quelquefois juſqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'oſoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis ſi chers unit les deſtinées,
Il n'eſt pas ſurprenant que malgré de beaux feux,
Théſée ait juſqu'ici refuſé d'être heureux.
C'eſt dequoi mieux goûter le fruit de ſa victoire,
D'avoir Pirithoüs pour témoin de ſa gloire.
Mais, Seigneur, Ariane a-t-elle en ſon amant
Blâmé pour un ami ce peu d'empreſſement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

ŒNARUS.

C'eſt là ma peine, Arcas; Ariane eſt fidelle.
Mes languiſſans regards, mes inquiets ſoupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les deſirs.
C'étoit peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Théſée
D'un feu ſi violent ſon ame eſt embraſée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ſes ſoins
A fuir l'occaſion de me voir ſans témoins.
Phèdre ſa ſœur, qui ſçait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeſte aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obſtine par elle, & chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel ſecours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phèdre eſt ſans amour, & d'un mérite à craindre.
Vous la voyez ſouvent; & j'admire, Seigneur,
Que ſa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par là de l'amour le biſarre caprice.
Phèdre dans ſa beauté n'a rien qui n'éblouiſſe;
Les charmes de ſa ſœur ſont à peine auſſi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour être ſon époux:
Cependant, quoique aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne ſens rien pour elle.
Non, ce n'eſt ni par choix, ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît, on ſe laiſſe enflammer.

D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, ſaiſit, entraîne, & rend un cœur ſenſible;
Et par une ſecrete & néceſſaire loi,
On ſe livre à l'amour ſans qu'on ſçache pourquoi.
Je l'éprouve au ſupplice où le Ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, & tout contre Ariane;
Et quoi que ſur le choix ma raiſon ait de jour,
L'une a ma ſeule eſtime, & l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, oſe tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connoître?
L'ayant reçue ici, j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hoſpitalité!
Quand je m'y réſoudrois, quel eſpoir pour ma flamme!
En la tyranniſant, toucherois-je ſon ame?
Théſée eſt un Héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les Rois.
Son cœur eſt tout à lui, j'en connois la conſtance;
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainſi, par mon reſpect, au défaut d'être aimé,
Méritons juſqu'au bout de m'en voir eſtimé.
Par d'illuſtres efforts les grands cœurs ſe connoiſſent,
Et malgré mon amour... Mais les Princes paroiſſent.

SCENE II.

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Enfin voici ce jour ſi long-tems attendu,
Pirithoüs dans Naxe à Théſée eſt rendu;
Et quand un heureux ſort permet qu'il le revoie,
Il n'eſt pas mal-aiſé de juger de ſa joie.
Après un tel bonheur, rien ne manque à ſa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie eſt encor plus ſenſible pour moi,
Seigneur; & plus Théſée a pendant mon abſence

D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son Pays d'un tribut odieux!
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et par un ordre exprès, ce fut là que je sçus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand Roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur; on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense;
Mais si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dussiez-vous & la vie & l'honneur,
Il seroit un moyen...

THÉSÉE.

Quel? achevez, Seigneur.
J'offre tout, & déja mon cœur cède à la joie
De penser....

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés;
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zèle? &...

ŒNARUS.

Non, je me condamne.
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.
Un ami si parfait... de si charmans appas...
J'en dis trop, c'est à vous à ne m'entendre pas.
Ma gloire le veut, Prince, & je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sçais si le Roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane, un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y: s'il falloit qu'épris d'amour pour elle...

THÉSÉE.

Sa passion est forte, & ne m'est pas nouvelle.
Je la sçus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive allarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

THÉSÉE.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable;
Un amour qui ne montre à mes sens désolés....
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O Dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane, en beauté par-tout si renommée,
Aimant avec excès, ne seroit point aimée?

Vous

Vous ſeriez inſenſible à de ſi doux appas ?

THESÉE.

Ils ont dequoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raiſon, qui toujours s'intéreſſe pour elle,
Me dit qu'elle eſt aimable, & mes yeux qu'elle eſt belle.
L'amour ſur leur rapport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur ſe tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur les amorces ſont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ſes chaînes;
Et ne confond d'abord, par ſes doux embarras,
Tous les raiſonnemens d'aimer, ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous ſouvenez-vous que pour ſauver Théſée
La fidelle Ariane à tout s'eſt expoſée ?
Par-là du labyrinthe heureuſement tiré...

THESÉE.

Il eſt vrai, tout ſans elle étoit déſeſpéré.
Du ſuccès attendu ſon adreſſe ſuivie,
Malgré le ſort jaloux, m'a conſervé la vie,
Je la dois à ſes ſoins; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'eſt pas qu'en ſecret l'ardeur d'un ſi beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de ſon amour, confus de ſon éclat,
Je me ſuis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'oſe faire;
Mais mon ingratitude eſt un mal néceſſaire,
Et l'on s'efforce en vain par d'aſſidus combats
A diſpoſer d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite eſt grand, & peut l'avoir charmée;
Mais quand elle vous aime, elle ſe croit aimée.
Ainſi vos vœux d'abord auront flatté ſa foi,
Et vous aurez juré....

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi ?
Pour me ſuivre, Ariane abandonnoit ſon pere,
Je lui devois la vie, elle avoit dequoi plaire.
Mon cœur ſans paſſion me laiſſoit préſumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.

Par-là, ce qu'il donnoit à la reconnoissance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entiere apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû,
Mille devoirs... hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déja ma flamme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THESÉE.

Oui, je l'aime, & telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime, & que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis longtems l'amitié qui les joint
Forme entr'elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme,
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus;
Cyane, Æglé, Megiste ont part à cet hommage.
Ariane le voit, & n'en prend point d'ombrage,
Rien n'allarme son cœur, tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,

Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

THESÉE.

Flatter l'eſpoir du Roi, donner tems à ſa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniſer ſon ame,
Gagner l'eſprit de Phèdre, & me débarraſſer
D'un hymen dont peut-être on m'auroit pu preſſer.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puiſſe faire;
Votre infidélité ne ſçauroit plus ſe taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

THESÉE.

Je me ſuis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en reſſentir de peine,
Il faut lui découvrir que ſon hymen me gêne,
Et pour punir mon crime, & ſe venger de moi,
La porter, s'il ſe peut, à faire choix du Roi.
Vous ſeul, car de quel front lui confeſſer moi-même
Qu'en moi c'eſt un ingrat, un parjure qu'elle aime ?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer ſa ſœur.
Sçavoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une ſœur aimée,
Ce ſeroit un ſupplice, après mon changement,
A faire tout oſer à ſon reſſentiment.
Ménagez ſa douleur, pour la rendre plus lente.
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ſes ſoupçons puiſſent ailleurs tomber;
Phèdre à ſa défiance eſt ſeule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'eſt un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon ſecours vous étant néceſſaire,
Si ſur l'hymen du Roi je puis être écouté,
J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laiſſe.

THESÉE.

O trop charmante vue !

SCENE IV.

THESÉE, PHEDRE.

THESÉE.

EH bien, à quoi, Madame, êtes-vous résolue ?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
Et quand Pirithoüs, que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il ma fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder
Vous me disiez encor que c'est trop hazarder ?

PHEDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime,
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame;
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour,
Mais il entre souvent du destin dans l'amour
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée
Après un long espoir doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage.
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déja tant de fois...

THESÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.

Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
Quels efforts ! J'ai tâchai de l'aimer pour vous plaire ;
C'est mon crime, & peut-être il m'en faudroit haïr,
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir.
Il falloit me la peindre aimable, jeune & belle,
Voir son Pays quitté, mes jours sauvés par elle.
C'étoit dequoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux ;
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme ;
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame.
Dès le moindre retour vers un charme si doux
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois faits pour elle.

PHEDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour Rivale une autre qu'une sœur ;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir ;
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidèle ;
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose....

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer ;
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de sa vie.
Ces feux dont ma raison ne sçauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage ;
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux ;
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.

Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire...

THESÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?
Oublierez-vous sitôt cet ardent sacrifice....

PHEDRE.

Cruel! pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez sçu plaire.
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop; déja mon cœur à ma gloire infidèle
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sçachant que vous m'aimez...

THESÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.
Sa fuite, de Minos allume la colere.
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui;
Le Roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un Trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,

Qu'elle verra pour moi ſon mépris néceſſaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le miſtere.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai beſoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que contre vos frayeurs raſſurant votre eſprit,
Elle efface...

PHEDRE.

Allez, Prince, on vous aime, il ſuffit.
Peut-être que ſur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en ſecret votre cœur vous inſpire;
Et de quoi que le mien puiſſe encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, ſi vous ſçavez aimer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

LE Roi de ce refus eût eu lieu de ſe plaindre,
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puiſſiez douter
Que c'eſt ſon amour ſeul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen, dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaiſance.
Il vous perd, & la plainte a dequoi ſoulager.

ARIANE.

Je ſçais qu'avec le Roi j'ai tout à ménager;
J'aurois tort de l'aigrir. L'aſile qu'il nous prête

Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux ;
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée ,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer ,
Qu'un amant qu'on néglige , & qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,
Tandis que le Roi vient , parle-moi de Thésée.
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi ,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi ,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NERINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés ,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer , quand tout brillant de gloire
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?
De cent monstres par lui l'Univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien , ainsi qu'Hercule , a-t-il pris de victimes ,
Combien vengé de morts , combien puni de crimes !
Procruste & Cercyon , la terreur des Humains ,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire.
Tout le monde le sçait , tout le monde l'admire ;
Mais c'est peu , je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretint sans cesse , en parlât comme moi.
J'aime Phèdre ; tu sçais combien elle m'est chere ;
Si quelque chose en elle a dequoi me déplaire ,
C'est de voir son esprit de froideur combattu ,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle ,
Elle applaudit , m'approuve , & qui feroit moins qu'elle ?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant Héros élever les hauts faits.
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.

N'ayant jamais aimé, ſon cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien ſouvent qu'une douceur trompeuſe ;
Mais vivre indifférente, eſt-ce une vie heureuſe ?

NERINE.

Apprenez-le du Roi, qui de vous trop charmé,
Ne ſouffriroit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

NE vous offenſez point, Princeſſe incomparable,
Si prêt à ſuccomber au malheur qui m'accable,
Pour la derniere fois j'ai tâché d'obtenir
La triſte liberté de vous entretenir.
Je la demande entiere, & quoi que puiſſe dire
Ce feu qui malgré vous prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez ſans ſcrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame eſt épriſe.
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe,
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit,
Pour vous-même, avant vous, ne ſe ſoit déja dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé ;
Mais quand je vous ai vu, Théſée étoit aimé ;
Vous ſçavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte.
Après cela, Seigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Par tout ſa gloire éclate, on l'eſtime, on l'honore,
Il vous aime, ou plutôt, Madame, il vous adore.
Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux ;

Eh ! qui pourroit moins faire étant aimé de vous ?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour sitôt que je vous vis.
Vous l'avez déja sçu par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut, pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus ; je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence ;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir sans pitié je n'ai point changé d'ame ;
J'ai souffert, j'ai langui d'amour tout consumé,
Madame, & tout cela, sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere.
J'ai regardé l'amour, sans chercher le salaire,
Et même en ce funeste & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux, vous l'aimez, il vous aime.
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien hazardé pour moi.
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds, vous daignassiez me dire,
Que sans ce premier feu, pour vous si plein d'appas,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;
Mais un mot favorable, un sincere soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre, & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,

Qu'il faut vous l'avouer, je ne ſuis point ingrate.
Mon cœur ſe ſent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous, s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Théſée y regne ſeul, & s'y trouve adoré.
Dès la premiere fois je vous l'ai déclaré;
Dès la premiere fois...

ŒNARUS.

C'en eſt aſſez, Madame;
Théſée a mérité que vous payiez ſa flamme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma Cour,
Va preſſer votre hymen; choiſiſſez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt néceſſaire;
Parlez, il me ſuffit que ce ſera vous plaire;
J'exécuterai tout. Peut-être il ſeroit mieux
De vouloir épargner ce ſupplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, ſi l'image me tue?
Mais je me priverois par-là de votre vue;
C'eſt ce qui peut ſur-tout aigrir mon déſeſpoir,
Et j'aime mieux mourir que ceſſer de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THESÉE, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

PRince, mon trouble parle; & quand je voudrois taire
Le ſupplice où m'expoſe un deſtin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuſe langueur
Trahiroit malgré moi le ſecret de mon cœur.
J'aime; & de cet amour dont j'adore les charmes,
La Princeſſe eſt l'objet; n'en prenez point d'allarmes.
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'eſt vous montrer aſſez ce qu'eſt un ſi beau feu.
De tous ſes mouvemens ma raiſon me rend maître:
L'effort eſt grand ſans doute, on en ſouffre, & peut-être
Un rival tel que moi, par ſa vertu trahi,

Mérite d'être plaint, & non pas d'être haï.
C'eſt tout ce que prétend, pour prix de ſa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à ſa gloire.
Vos ſoupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi;
C'eſt en les prévenant que je me juſtifie.
Ne conſidérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis longtems attire tous nos vœux;
J'y conſens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs préſent n'y laiſſe plus d'obſtacle;
Ma Cour qui vous honore attend ce grand ſpectacle;
Ordonnez-en la pompe, & dans un ſort ſi doux,
Quoi que j'aye à ſouffrir, ne regardez que vous.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

THESÉE, ARIANE, NERINE.

THESÉE.

Il faut l'avouer à ſa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même conſentir!

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'aſſujettir.
Qu'eût-il fait? Il ſçait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même:
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille Trônes offerts ne pourroient rien ſur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond, & plus je vois, Madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez cherement; il faut que l'hyménée
De ma ſœur avec lui joigne la deſtinée,

Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable & belle,
Suit mes conseils en tout, & je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;
Mais, Madame, le Roi... Vous sçavez qu'il vous aime;
S'il faut....

ARIANE.

Je vous entends; le Roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu.
Cet inquiet souci ne sçauroit me déplaire,
Et pour le dissiper je sçais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop; mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous.
Je me dis...

THESÉE.

Plût aux Dieux! vous sçauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte.
J'en connois le remède, & si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas longtems à vous en allarmer.

THESÉE

Minos peut vous poursuivre; & si de sa vengeance...

ARIANE.

Eh! n'ai-je pas en vous une sure défense?

THESÉE.

Elle est sure, il est vrai; mais...

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends...

ARIANE.

Ce désordre me gêne, & dure trop longtems:
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux, & ne l'ose;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu dequoi toucher une grande ame:
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu: Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du Roi vous soumet les Etats,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, Prince, & par quel mistere
Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien; il sort tout interdit,
Madame, & par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux: Vous arrivez d'Athènes:
Du sang dont je suis née on n'y veut point de Reines;
Et le peuple indigné refuse à ce Héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos.
Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême;
Trône, Sceptre, grandeurs sont des biens superflus:
Théfée étant à moi, je ne veux rien de plus.
Son amour paye assez ce que le mien me coûte;
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute.
Eh! comment pourroit-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas?

Mais, Madame, ce n'eſt que des ames communes
Que l'amour s'autoriſe à régler les fortunes.
Qu'Athènes ſe déclare ou pour ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen ſeul du Roi peut ſans incertitude
Vous ôter là-deſſus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime; & de vous Naxe prenant la loi,
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouſe le Roi?
Certes l'avis eſt rare, & ſi j'oſe vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoiſſez-vous bien?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes déteſtés.
Vous avez pour la gloire une ardeur ſans pareille;
Mais, Madame, je ſçais ce que je vous conſeille;
Et ſi vous me croyez, quels que ſoient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir ſuivis.

ARIANE.

Qui? moi, les ſuivre? moi, qui voudrois pour Théſée
A cent & cent périls voir ma vie expoſée?
Dieux! quel étonnement ſeroit au ſien égal,
S'il ſçavoit qu'un ami parlât pour ſon rival!
S'il ſçavoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime!

PIRITHOUS.

Vous le conſulterez; n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi! ſi l'offre d'un trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois ſi je dois le trahir,
Si je dois l'expoſer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penſerez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, Madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me diſe!

Demeurez: avec moi c'eſt en vain qu'on déguiſe.
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à ſoupirer ;
J'en tremble, & c'eſt pour moi la plus ſenſible atteinte.
Eclairciſſez ce doute, & diſſipez ma crainte ;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Théſée infidèle, & me vole ſon cœur ;
Que pour un autre objet, ſans ſouci de ſa gloire....

PIRITHOUS.

Je me tais ; c'eſt à vous de voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire ? Ah, Dieux ! vous me déſeſpérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés !
Théſée à me quitter... Mais quel ſoupçon j'écoute !
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe ſans doute.
Il m'aime ; & s'il m'en faut ſéparer quelque jour,
Je pleurerai ſa mort, & non pas ſon amour.

PIRITHOUS.

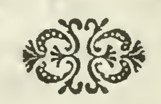
Souvent ce qui nous plaît, par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement ; ai-je quelque rivale ?
Théſée a-t-il changé, viole-t-il ſa foi ?

PIRITHOUS.

Mon ſilence déja s'eſt expliqué pour moi :
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
Mais quand leur ſeul remède eſt de vous faire Reine,
N'oubliez pas qu'à Naxe on veut vous couronner ;
C'eſt le meilleur conſeil qu'on vous puiſſe donner.
Ma préſence commence à vous être importune,
Je me retire.



SCENE VI.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
Il n'en faut point douter, je ſuis trahie. Hélas!
Nérine.

NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas?
Tu le ſçais, tu l'as vu; j'ai tout fait pour Théſée.
Seule à ſon mauvais ſort je me ſuis oppoſée;
Et quand je me dois tout promettre de ſa foi,
Théſée a de l'amour pour une autre que moi!
Une autre paſſion dans ſon cœur a pu naître!
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être.
Ce ſeroit trahir tout, raiſon, gloire, équité.
Théſée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort ſon injuſtice aſpire.

NERINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre ſi longtems,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ſes feux inconſtans.
Il nourriſſoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il eſt donc vrai que mon ame abuſée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Théſée!
Dieux! contre un tel ennui ſoutenez ma raiſon;
Elle cède à l'horreur de cette trahiſon:
Je la ſens qui déja... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raiſon barbare,
Qui ne peut plus ſervir qu'à me faire mieux voir

Le ſujet de ma rage & de mon déſeſpoir ?
Quoi ! Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre....

SCENE VII.

ARIANE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

Ah, ma ſœur ! ſçavez-vous ce qu'on vient de m'apprendre ?
Vous avez cru Théſée un Héros tout parfait ;
Vous l'eſtimiez ſans doute, & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle ;
Tout doit être ſuſpect : Théſée eſt infidèle.

PHEDRE.

Quoi ! Théſée...

ARIANE.

Oui, ma ſœur ; après ce qu'il me doit,
Me quitter eſt le prix que ma flamme en reçoit ;
Il me trahit, au point que ſa foi violée
Doit avoir irrité mon ame déſolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon reſſentiment s'exhale par mes pleurs.
Son ſang devroit payer la douleur qui me preſſe.
C'eſt-là, ma ſœur, c'eſt-là, ſans pitié, ſans tendreſſe,
Comme après un forfait ſi noir, ſi peu commun,
On traite les ingrats, & Théſée en eſt un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit ſuggere,
Mon amour eſt encor plus fort que ma colere.
Ma main tremble, & malgré ſon parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers ſi cruel vous rend ſans doute à plaindre ;
Et vous voyant ſouffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aiſément juſqu'où le déſeſpoir....

ARIANE.

Ah ! qu'on eſt éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on ſentît même ardeur, même flamme,

Qu'avec même tendresse ont eût donné sa foi;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un Héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats....
Ma sœur, au nom des Dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sçais que vous m'aimez, & vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... hélas ! dirai-je mon parjure !
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie;
D'un juste & long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin je n'espere qu'en vous.
Le Ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède ?

PHEDRE.

Je vais mander Théſée, & si son cœur ne cède,
Madame, en lui parlant vous devez présumer...

ARIANE.

Hélas ! & plût au Ciel que vous sçussiez aimer !
Que vous pussiez sçavoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur.
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'on n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, & ne me quitte pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

Ce feroit perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théfée, & le force à fe rendre.
J'admire encor, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau fi longtems combattu.
Par fon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une fœur opprimée.
Vous avez effayé par un tendre retour
De ramener fon cœur vers fon premier amour,
Et priere, & menace, & fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en ufage;
Mais fur ce changement qui femble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
Vos yeux rendent pour lui ce crime néceffaire;
Et s'il cède aux remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Sitôt qu'il vous regarde il ne s'en fouvient plus.

PHEDRE.

Les Dieux me font témoins que de fon injuftice
Je fouffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma fœur méritoit que fa foi
Se fit de l'aimer feule une févere loi;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expofe,
Par ma facilité je me trouve la caufe,
Il n'eft peine, fupplice, où pour l'en garantir,
La pitié de fes maux ne me fit confentir.

L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.
Je l'ai pris ſans ſonger à le rendre infidèle,
Ou plutôt j'ai ſenti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de ſçavoir ſi je voulois aimer.
Mais ſi ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire.
J'ai parlé, c'eſt mon crime, & Théſée applaudi
A l'infidélité par-là s'eſt enhardi.
Ah ! qu'on ſe défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquoient ſa paſſion extrême ;
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi ;
N'étoit-ce pas aſſez pour corrompre ſa foi ?
J'eus beau vouloir régler ſon ame trop charmée,
Il fallut voir ſa flamme, & ſouffrir d'être aimée ;
J'en craignis le péril, il me ſçut éblouir.
Que de foibleſſe ! il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre inceſſamment ſon infidelle audace.
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout eſpoir que je puiſſe être à lui ;
J'ai déja beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore ;
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obſtineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en ſeroit pas plus prête
A ſuivre d'autres loix, & changer de conquête.
Quoique le coup ſoit rude, achevons de frapper.
Pour ſervir Ariane il faut la détromper ;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Théſée eut pour elle,
Sa ſureté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le Roi l'aime, & ſon Trône eſt pour elle un aſyle.

PHEDRE.

Quoi ! je la trahirois, elle qui trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, ſe confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi !
Et quand elle ſçauroit que par mes foibles charmes,

Pour lui percer le cœur j'aurois prêté des armes ;
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser !
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

EH bien, ma sœur ? Thésée est-il inexorable ?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable ?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander ?

PHEDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame.
J'ai peint son changement lâche, odieux, infame.
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connoît & son crime, & son ingratitude ;
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude,
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur ;
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
Et le destin plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse ! & pour moi qu'il rend peu de combat !
Il hait l'ingratitude, & se plait d'être ingrat !
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sçait point qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui regne dans mon cœur.
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,

D'aſſembler tous les maux dont on connoît l'image;
Il y ſeroit ſenſible, & ne pourroit ſouffrir
Que qui ſauva ſes jours fût forcée à mourir.

PHEDRE.

Si vous ſçaviez pour vous ce qu'a fait ma tendreſſe;
Vous ſoupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confeſſe;
Mais dans un mal, ſous qui la conſtance eſt à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raiſon cède;
Le tems qui calme tout eſt l'unique remède.
C'eſt par lui ſeul...

ARIANE.

Les coups n'en ſont guere importans;
Quand on peut ſe réſoudre à s'en remettre au tems.
Théſée eſt inſenſible à l'ennui qui me touche,
Il y conſent, je veux l'apprendre de ſa bouche.
Je l'attendrai, ma ſœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triſte entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible,
C'eſt de tous les ennuis l'ennui le plus ſenſible,
Vous en ſouffrirez trop, & pour peu de ſouci...

ARIANE.

Allez, ma ſœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

PIRITHOUS.

PAr ce que je vous dis, ne croyez pas, Madame;
Que je veuille applaudir à ſa nouvelle flamme.
Sçachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oſer pour lui ſauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuſe deſtinée

Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée ;
Et je venois ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidèle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Eh ! ne devois-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défere pas tant ?
Ah ! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse !
Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
Je croyois que son ame au dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire ;
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'étoit suivre, en aimant, la route des Héros.
Je faisois plus ; j'allois jusqu'à voir sans allarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes,
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire,
Quel est ce rare objet que son choix me préfere ?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colere est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint, mais lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand Roi vous recevez l'hommage ;
Il vous offre son Trône, & malgré le destin,
Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, Madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée ?
Déja la Crete cherche à se venger de vous,
Et Minos...

ARIANE.

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en ſois pourſuivie,
Sans ce que j'aime, hélas ! que faire de la vie !
Aux décrets de mon ſort achevons d'obéir.
Théſée avec le Ciel conſpire à me trahir;
Rompre un ſi grand projet, ce ſeroit lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le ſatisfaire,
Et lui laiſſer ſentir pour double châtiment,
Le remords de ma perte, & de ſon changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît; n'épargnez rien, Madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner ſon ame,
Et ſi l'eſpoir en vain s'obſtine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un Trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, NERINE.

ARIANE.

APprochez-vous, Théſée, & perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainſi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front?
Un Héros tel que vous, à qui la gloire eſt chere,
Quoi qu'il faſſe, ne fait que ce qu'il voit à faire;
Et ſi ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous ceſſez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement eſt grand, mais il eſt légitime,
Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime;
Et d'où vient qu'expoſée à de ſi rudes coups,
Ariane n'eſt plus ce qu'elle fut pour vous?

THESÉE.

Ah ! pourquoi le penſer? Elle eſt toujours la même:
Même zèle toujours ſuit mon reſpect extrême,
Et le tems dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le preſſant ſouvenir de ſes rares bienfaits;

M'en acquitter vers elle eſt ma plus forte envie.
Oui, Madame, ordonnez de mon ſang, de ma vie.
Si la fin vous en plaît, le ſort me ſera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire;
Le deſtin la vouloit, je l'aurois laiſſé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des ſermens de reſpect ſont le prix qu'on lui donne!
Par ce ſoin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aſpirois-je à rien plus qu'à me voir reſpecter?
Un ſervice pareil veut un autre ſalaire.
C'eſt le cœur, le cœur ſeul qui peut y ſatisfaire.
Il a ſeul pour mes vœux ce qui peut les borner,
C'eſt lui ſeul...

THESÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner;
Mais ce cœur malgré moi vit ſous un autre empire;
Je le ſens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injuſtice, & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurois-tu fait, parjure;
Si quand tu vins du monſtre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit ſeul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te ſauver le jour, dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La Mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner?
Te ſuivre, c'étoit plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout par leur cauſe.
Dis-moi que non, ingrat, ſi ta lâcheté l'oſe;
Et déſavouant tout, éblouis-moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.

THESÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix;
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez au nom de traître & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure;
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, redoubler ces atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le Trône un grand Roi vous invite;
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte.
Quoiqu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands Dieux, quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chere.
Qu'ai-je affaire du Trône & de la main du Roi?
De l'univers entier je ne voulois que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne;
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici mes sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis; mene-moi dans quelque Isle déserte,
Où renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde;
Ce cœur ne sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colere.

THESÉE.

Un si beau feu m'accable, il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur.

Si ma flamme ſur toi n'avoit qu'un foible empire ;
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur eſpoir,
A te laiſſer ſur moi prendre tant de pouvoir.
C'eſt-là, ſur-tout, c'eſt-là ce qui ſouille ta gloire.
Tu t'es plû ſans m'aimer à me le faire croire :
Tes indignes ſermens ſur mon crédule eſprit...

THESÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partois glorieux d'être votre conquête :
Mais enfin dans ces lieux pouſſé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour ;
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change ! ah, funeſte ſéjour !
Dans Naxe, tu le ſçais, un Roi grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre eſtime :
Il ſoumit à mes vœux & ſon Trône & ſa foi ;
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi ?
Si tu n'es pas touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle eſt cette beauté
Qui ſemble te contraindre à l'infidélité.
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton ſecret eſt à toi ; mais qui qu'elle puiſſe être,
Pour gagner ton eſtime & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait pour te ſuivre étouffer la nature ;
Ces beaux feux, qui volant d'abord à ton ſecours ;
Pour te ſauver la vie ont expoſé mes jours ;
Et ſi de mon amour ce tendre ſacrifice
De ta légéreté ne rompt point l'injuſtice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où préſumes-tu pouvoir être conſtant ?
A peine ſon hymen aura payé ta flamme,
Qu'un violent remords viendra ſaiſir ton ame.
Tu ne pourras plus voir ton crime ſans effroi ;
Eh ! qui ſçait ce qu'alors tu ſentiras pour moi ?
Qui ſçait par quel retour ton ardeur refroidie

Te ſera déteſter ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les tranſports éclatans ;
Tu les regretteras, il ne ſera plus tems.
Ne précipite rien : quelque amour qui t'appelle,
Prends conſeil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs : Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux, méritoit bien ton choix.
Elle n'a point changé ; d'où vient que ton cœur change ?

THESÉE.

Par un amour forcé qui ſous ſes loix me range.
Je le crois comme vous ; le Ciel eſt juſte ; un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à ſa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déja dit, c'eſt un mal ſans remède.

ARIANE.

Ah ! c'eſt trop : puiſque rien ne te ſçauroit toucher ;
Parjure, oublie un feu qui dut t'être ſi cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté ceſſe ;
Je rougis d'avoir pu m'en ſouffrir la baſſeſſe.
Tire-moi ſeulement d'un ſéjour odieux,
Où tout me déſeſpere, où tout bleſſe mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entrepriſe,
Remene-moi, barbare, aux lieux où tu m'as priſe.
La Crete, où pour toi ſeul je me ſuis faite haïr,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oſes trahir.

THESÉE.

Vous remener en Crete ! Oubliez-vous, Madame,
Ce qu'eſt pour vous un pere, & quel courroux l'en-
flamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y ſont apprêtés ?

ARIANE.

Laiſſe-les moi ſouffrir, je les ai mérités.
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahiſons, les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plû d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fauſſe pitié ! quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâté mes plus tendres ſouhaits,
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais !

N'eſpere pas pourtant éviter le ſupplice
Que toujours après ſoi fait ſuivre l'injuſtice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds :
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux.
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déja, crois me voir, de ma douleur ſuivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeſte un fatal ſouvenir,
Et te dire d'un ton, & d'un regard ſévere :
» J'ai tout fait, tout oſé pour t'aimer, pour te plaire :
» J'ai trahi mon Pays, & mon Pere, & mon Roi ;
» Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THESÉE.

Ah! ſi mon changement doit cauſer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous eſt offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle....

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux ;
De ta conſtance ailleurs va montrer les mérites ;
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THESÉE.

Madame....

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, & me laiſſe en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

IL ſort, Nérine. Hélas!

NERINE.

Qu'auroit fait ſa préſence,
Qu'accroître de vos maux la triſte violence?

ARIANE.

M'avoir ainſi quittée, & par-tout me trahir!

NERINE.

Vous l'avez condamné.

ARIANE

Devoit-il obéir ?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fit? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sçût, en s'emportant, ce que l'amour souhaite;
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, & demeurât toujours.
Quoique sa trahison & m'accable & me tue,
Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue.
Mais il ne sçauroit plus souffrir la mienne. Ah, Dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?
Combien il est sorti satisfait de ma haine ?
Que de mépris!

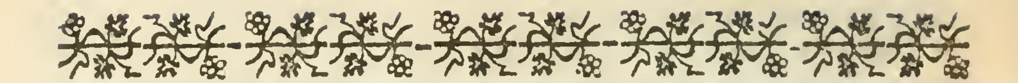
NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne;
Madame; & n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu dequoi vous étonner.
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette Cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?
Est-ce Megiste, Æglé, qui le rend infidèle ?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle;
Il lui parle souvent: Mais pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?
Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée!
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir.
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons; je suis amante & femme:
Il veut ma mort, j'y cours; mais avant de mourir,
Je ne sçais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHEDRE.

ŒNARUS.

Un ſi grand changement ne peut trop me ſurprendre;
J'en ai la certitude, & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il ſuivoit la loi,
Théſée à ce qu'il aime oſe manquer de foi!
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble; & ſi tantôt lui peignant mon amour,
Je voulois être plaint, je la plains à ſon tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'eſpérance,
N'eſt qu'un mal dont le tems calme la violence;
Mais voir un bel eſpoir tout-à-coup avorter,
Paſſe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'eſt du courroux du Ciel la plus funeſte preuve.

PHEDRE.

Ariane, Seigneur, en fait la triſte épreuve;
Et ſi de ſes ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore pour le rompre, où chercher du ſecours.
Son cœur eſt accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne ſçavez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout; mais, hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.
Si Théſée a changé, j'en ſerai reſponſable:
C'eſt dans ma Cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et ſans doute on voudra que je ſois le garant

De

De l'hommage inconnu que ſa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que mépriſée,
Veuille par votre hymen ſe venger de Théſée;
Et ſi ce changement vous permet d'eſpérer,
Il ne faut pas, Seigneur, vous y trop aſſurer.
Mais quoi qu'elle réſolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui ſa flamme refroidie;
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuſe vos ſoins;
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours ſervir d'appui fidèle;
Et c'eſt ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crete vous force à d'injuſtes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous ſçavez les périls où ſa fuite l'expoſe.

ŒNARUS.

Ah! pour l'en garantir, il n'eſt rien que je n'oſe;
Madame; & vous verrez mon Trône trébucher
Avant que je néglige un intérêt ſi cher.
Plût aux Dieux que ce ſoin la tînt ſeul inquiète!

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son viſage vous parle; & ſa triſte langueur
Vous fait lire en ſes yeux ce que ſouffre ſon cœur.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHEDRE, NERINE.

ŒNARUS.

Madame, je ne ſçais ſi l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir, pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les ſentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous bleſſe, en partager les coups.
Mais ſi j'oſe aſſurer que juſqu'au fond de l'ame
Je ſens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.

Il eſt certain pourtant, & le Ciel qui m'écoute
M'en ſera le témoin, ſi votre cœur en doute,
Que ſi de tout mon ſang je pouvois racheter
Ce que...

ARIANE.

Ceſſez, Seigneur, de me le proteſter.
S'il dépendoit de vous de me rendre Théſée,
La gloire y trouveroit votre ame diſpoſée ;
Je le crois de ce cœur qui ſçut tout m'immoler ;
Auſſi veux-je avec vous ne rien diſſimuler.
J'aimai, Seigneur ; après mon infortune extrême,
Il me ſeroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'eſt pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut
Ceſſe d'être ſenſible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Théſée, & je l'en ai cru digne.
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix inſigne ;
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait ;
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet ;
Et comme d'une foi qui ſert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ſes ſermens,
Je m'immolois entiere à l'ardeur d'un pur zèle ;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de ſecret,
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'eſt d'abord un ennui qui ronge, qui dévore ;
J'en ai déja ſouffert, j'en puis ſouffrir encore ;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur ſe réſout,
Le vouloir, c'eſt aſſez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeſte,
On s'arrache à ſoi-même, & le tems fait le reſte.
Voilà l'état, Seigneur, où ma triſte raiſon
A mis enfin mon ame après ſa trahiſon.
Vous avez ſçu tantôt, par un aveu ſincere,
Que ſans lui votre amour eût eu dequoi me plaire,
Et que mon cœur touché du reſpect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puiſqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole ;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,

Etouffant un amour & si tendre & si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous ;
Ce sont des traits de feu que le tems seul imprime ;
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sçait son devoir.

ŒNARUS.

Ah ! pour la mériter, si le plus pur hommage....

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés,
Ma main depend de vous, ce vous doit être assez ;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse.
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine,
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choisir ;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme,
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas longtems contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts. Que sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire :
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, Seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir, allez, Nérine. Ainsi
De mon cœur, de ma foi, n'ayez aucun souci ;
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah, Madame ! par où puis-je assez reconnoître.....

ARIANE.

Seigneur, un peu de trève en l'état où je suis ;
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHEDRE.

PHEDRE.

Ce retour me ſurprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée,
Et déja la raiſon a calmé ce tranſport ?

ARIANE.

Que ferois-je, ma ſœur ? C'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure,
Il veut me voir ſouffrir ; je me tais, & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le Roi.

PHEDRE.

Quoi ! par votre aveu même il donnera ſa foi ?
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup, ma ſœur,
J'aime, je ſuis trahie, on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les ſoins d'un infidèle,
A ma honte par tout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connoître
Empêcher, s'il ſe peut, ma fureur de paroître.
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus quand le coup approche, il frappe ſurement.
C'eſt par-là qu'affectant une douleur aiſée,
Je feins de conſentir à l'hymen de Théſée ;
A ſçavoir ſon ſecret j'intéreſſe le Roi.

Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi,
Car je ne doute point qu'une amitié sincere
Contre sa trahison n'arme votre colere,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHEDRE.

Madame, vous sçavez...

ARIANE.

Je vous connois, ma sœur;
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs,
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidèle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
Sçachez adroitement ce qu'on dit à la Cour.
Voyez Æglé, Megiste, & parlez d'Ariane;
Mais sur-tout prenez soin d'entretenir Cyane;
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
Vous sçavez que l'amour aisément se trahit.
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par-là, c'est son endroit sensible.
Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir,
Par elle je perds tout! la puis-je assez haïr?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien après ce forfait ne me doit retenir,
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée oubliant un amour ordinaire,
M'avoit manqué de foi dans la Cour de mon pere,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité seroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice.

La douceur d'être aimée ayant touché le ſien,
Elle a dû préférer ſon intérêt au mien.
Mais étrangere ici, pour l'avoir oſé croire,
J'ai ſacrifié tout juſqu'au ſoin de ma gloire ;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi.
Je le perds, on me l'ôte ; il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me la paye.
J'en mettrai haut le prix, c'eſt à lui d'y penſer.

PHEDRE.

Ce revers eſt ſenſible, il faut le confeſſer.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfere,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire ?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le ſein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en ſon cœur les miens pénètrent à loiſir
Ce qu'aura de mortel ſon affreux déplaiſir.
Alors ma paſſion trouvera de doux charmes
A jouir de ſes pleurs comme il fait de mes larmes.
Alors il me dira, ſi ſe voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, eſt un léger tourment.

PHEDRE.

Mais ſans l'autoriſer à vous être infidèle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle ;
Elle a peine à ſes vœux peut-être à conſentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma ſœur, il falloit m'avertir.
Son ſilence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du ſang pour laver mon injure.
De Théſée, il eſt vrai, je puis percer le cœur ;
Mais ſi je m'y réſous, vous n'avez plus de ſœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras ſe retienne,
Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne,
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que punir.
Non, non, un ſort trop doux ſuivroit ſa perfidie,
Si mes reſſentimens ſe bornoient à ſa vie.

Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son déſeſpoir extrême,
Quand dégoutante encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au Roi dans ce fatal inſtant
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend ?
C'eſt en vain de ſon cœur qu'il croit m'avoir chaſſée ;
Je n'y ſuis pas peut-être encor toute effacée,
Et ce ſera dequoi mieux combler ſon ennui,
Que de vivre à ſes yeux pour un autre que lui.

PHEDRE.

Mais pour aimer le Roi, vous ſentez-vous dans l'ame....

ARIANE.

Eh ! le moyen, ma ſœur, qu'un autre objet m'enflamme ?
Jamais, ſoit qu'on ſe trompe, ou réüſſiſſe au choix,
Les fortes paſſions ne touchent qu'une fois.
Ainſi l'hymen du Roi me tiendra lieu de peine ;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
C'eſt lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour ;
Il m'a trahie, il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Théſée, il parloit pour un traître,
D'avoir.... Mais le voici, Contraignons-nous ſi bien,
Que de mon artifice il ne ſoupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

Enfin à la raiſon mon courroux rend les armes ;
De l'amour aiſément on ne vainc pas les charmes.
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y conſente.
Au moins c'eſt de vos ſoins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au Roi.
Son Trône eſt un appui qui flatte ma diſgrace ;

Mais ce n'eſt que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, & non pas le donner.
C'eſt peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre.
Tout ce que peut ma main, c'eſt d'imiter la vôtre,
Lorſque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez miſe en droit de diſpoſer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'eſt à vous de hâter le coup qui nous ſépare;
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me repliquez rien.
Si ma perte eſt un mal dont votre cœur ſoupire,
Vos remords trouveront le tems de me le dire;
Et cependant ma ſœur qui peut vous écouter,
Sçaura ce qu'il vous reſte encore à conſulter.

SCENE V.

PHEDRE, THESÉE.

THESÉE

LE Ciel à mon amour ſeroit-il favorable,
Juſqu'à rendre ſitôt Ariane exorable?
Madame, quel bonheur qu'après tant de ſoupirs
Je puſſe ſans contrainte expliquer mes deſirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inſpire...

PHEDRE.

Renfermez-le de grace, & craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'obſerve, avant de vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne ſe puiſſe couler;
Un grand calme à vos yeux commence de paroître,
Tremblez, Prince, tremblez, l'orage eſt prêt de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'eſt qu'un foible crayon de la ſecrete rage
Qui poſſede Ariane, & trouble ſon courage.

L'aveu qu'à votre hymen elle ſemble donner,
Vers le piège tendu cherche à vous entraîner.
C'eſt par-là qu'elle croit découvrir ſa rivale;
Et dans les vifs tranſports que ſa vengeance étale,
Plus le ſang nous unit, plus ſon reſſentiment,
Quand je ſerai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut ſauver, ma mort eſt aſſurée.
Tout-à-l'heure avec moi ſa haine l'a jurée,
J'en ai reçu l'Arrêt. Ainſi le fort amour
Souvent, ſans le ſçavoir, mettant ſa flamme au jour,
Mon ſang doit s'apprêter à laver ſon outrage.
Vous l'avez voulu, Prince, achevez votre ouvrage.

THESÉE.

A quoi que ſon courroux puiſſe être diſpoſé,
Il eſt pour s'en défendre un moyen bien aiſé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me ſurprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, Madame, & venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaiſſeau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux diſparoître ſans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Aſſez d'autres raiſons nous y doivent contraindre.
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuſer le Roi.
Pour ſon propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous ſerez fidèle?

THESÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le Ciel en courroux...

PHEDRE.

Ma ſœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THESÉE.

L'emmener avec moi fut un coup néceſſaire.
Il falloit la ſauver de la fureur d'un pere,
Et la reconnoiſſance eut part ſeule aux ſermens
Par qui mon cœur du ſien paya les ſentimens.

Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous ſemble odieux ,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconſtance
Une néceſſité dont rien ne me diſpenſe ;
Et ſi j'ai trop flatté cette crédule ſœur ,
Vous en êtes complice auſſi bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui diſois d'engageant & de doux ,
Vous ne ſçaviez que trop qu'il s'adreſſoit à vous.
Je n'examinois point, en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme.
Je ſongeois ſeulement à vous marquer ma foi ;
Je me faiſois entendre, & c'étoit tout pour moi.

PHEDRE.

Dieux! qu'elle en ſouffrira ! Que d'ennuis! que de larmes !
Je ſens naître en mon cœur les plus rudes allarmes.
Il voit avec horreur ce qui doit arriver :
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par ſon déſeſpoir je vois les coups ſi proches,
Pour moi, pour une ſœur ſont plus à redouter
Que cette triſte mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a ſçu votre amour , elle ſçaura le reſte.
De ſes pleurs , de ſes cris fuyons l'éclat funeſte.
Je vois bien qu'il le faut ; mais las !

THESÉE.

Vous ſoupirez !

PHEDRE.

Oui, Prince, je veux trop ce que vous deſirez.
Elle ſe fie à moi cette ſœur , elle m'aime.
C'eſt une ardeur ſincere, une tendreſſe extrême :
Jamais ſon amitié ne me refuſa rien.
Pour l'en récompenſer je lui vole ſon bien ;
Je l'expoſe aux rigueurs du ſort le plus ſévere ;
Je la tue, & c'eſt vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THESÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHEDRE.

Je ne ſçais : pour mon cœur il n'eſt rien de plus doux ;
Mais, vous le remarquez, ce cœur tremble, ſoupire ;
Et perdant une ſœur, ſi j'oſe encor le dire,
Vous la laiſſez dans Naxe en proie à ſes douleurs :
Votre légéreté me peut laiſſer ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie,
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?
Je l'aurai bien voulu : Mais c'en eſt fait, partons.

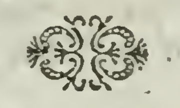
THESÉE.

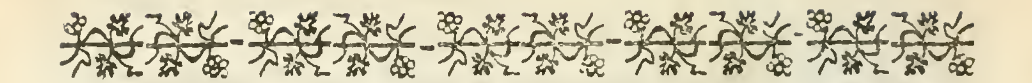
En vain...

PHEDRE.

Le tems ſe perd quand nous en conſultons.
Si vous blâmez la crainte où ce ſoupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous ſuivre.
Puiſqu'à ce grand effort ma flamme ſe réſout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

Un peu plus de pouvoir, Madame, ſur vous-même.
A quoi ſert ce tranſport, ce déſeſpoir extrême ?
Vous avez, dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du Soleil.
Dans le Palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laiſſé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne ſont que ſoupirs, que larmes, que ſanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi! ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat ſont déja conſumés!
Théſée avec plaiſir a pu les voir éteindre!
Ma mort n'eſt qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre!
Et ce parjure amant qui ſe rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi!
Que fait Pirithoüs? viendra-t-il?

NERINE.

Oui, Madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE

Quels combats dans mon ame!

NERINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure ?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NERINE.

On la nomme, à cause qu'il la voit ;
Mais qu'en pouvoir juger ? il voit Phèdre de même ;
Et cependant, Madame, est-ce Phèdre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer ! Phèdre l'auroit connu,
Et par-là mon malheur eût éte prévenu.
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie,
Dans sa premiere ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NERINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur,
Je le sçais ; mais enfin, quand un amant sçait plaire,
Qui consent à l'ouir, peut aimer & se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phèdre ! elle de qui les pleurs
Sembloient, en s'embarquant, présager nos malheurs !
Avant de la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite !
Combien de résistance & d'obstinés refus !

NERINE.

Vous n'avez rien, Madame, à craindre là-dessus ;
Je connois sa tendresse ; elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourroit plutôt...

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement sçavoir que je l'attends.

Dis-lui que le ſommeil l'arrête trop longtems ;
Que je ſens ma douleur croître par ſon abſence.
Qu'elle eſt heureuſe, hélas ! dans ſon indifférence !
Son repos n'eſt troublé d'aucun mortel ſouci.
Pirithoüs paroît : fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

Eh bien, puis-je accepter la main qui m'eſt offerte ?
Le Roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte ?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour ?

PIRITHOUS.

Le Roi ſur ce projet entretint hier Théſée ;
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtans ;
Théſée en fit l'épreuve, & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience ;
Et ce nouvel objet dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi je l'avouerai, ſa trahiſon me fâche ;
Mais puiſqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au Roi, je voudrois que ſa main
Eût pu déja fixer mon deſtin incertain.
L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous ſeriez hors de peine ;
Mais, Madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, Prince ?

PIRITHOUS.

On dit que Théſée eſt parti.
Par-là vous ſeriez libre.

ARIANE.

Ah ! que viens-je d'entendre !
Il eſt parti, dit-on ?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous ſurprendre.

ARIANE.

Il eſt parti ! le Ciel me trahiroit toujours !
Mais non ; que deviendroient ſes nouvelles amours ?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit-il ?

PIRITHOUS.

Je ne ſçais ; mais, Madame,
Un Vaiſſeau cette nuit s'eſt échappé du Port.

ARIANE.

Ce n'eſt pas lui ſans doute, on le ſoupçonne à tort.
Peut-il être parti ſans que le Roi le ſçache ?
Sans que Pirithoüs, à qui rien ne ſe cache...
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je étonner ?
Que ne peut-il pas faire ? Il m'oſe abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidèle,
M'oblige encor pour lui....

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma ſœur ? Vient-elle ?
Avec quelle ſurpriſe elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon eſpoir !
D'un coup par qui ma haine à languir eſt forcée !

NERINE.

Madame, j'ai long-tems...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laiſſée ?
Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,

On ne la trouve point dans ſon appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point ! Quoi, ſi matin ! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir enſemble,
Que ſtupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire ?

NERINE.

On parle de Théſée.
On veut que cette nuit, voyant la fuite aiſée....

ARIANE.

O nuit ! O trahiſon dont la double noirceur
Paſſe tout... Mais pourquoi m'allarmer de ma ſœur ?
Sa tendreſſe pour moi, l'intérêt de ſa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend ſon parti,
Elle ne paroît point, & Théſée eſt parti !
Qu'on la cherche, c'eſt trop languir dans ce ſupplice,
Je m'en ſens accablée, il eſt tems qu'il finiſſe.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a beſoin, ce cœur, du ſecours de mes yeux.
La moindre inquiétude eſt trop tard appaiſée.

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NERINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

SEigneur, je vous apporte un Billet de Théſée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu ?
D'où l'a-t-on envoyé ? Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on ſçu ?
Il eſt parti, Nérine. Ah ! trop funeſte marque !

ARCAS.

On vient de voir au Port arriver une barque.
C'eſt de là qu'eſt venu le Billet que voici.

ARIANE.

ARIANE.

Lisons: mon amour tremble à se voir éclairci.

THESÉE à PIRITHOUS.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne ;
Je pars sans vous en avertir.
Phèdre du même amour n'a pu se garantir,
Elle fuit avec moi ; prenez soin d'Ariane.

ARIANE.

Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,
Me désespere, & veut qu'on prenne soin de moi.

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs, qui sont peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au Roi porter cette nouvelle.
Que Nérine demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le Roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autorise ; & de ses injustices
Le Roi, vous, & les Dieux, vous êtes tous complices.

(*Pirithoüs sort.*)



SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

Ah, Nérine !

NERINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'eſt plus ni d'honneur, ni de foi.
Sur les plus ſaints devoirs l'injuſtice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois; ma douleur eſt ſi forte,
Que ſuccombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure inſenſible à force de ſouffrir.
Enfin d'un fol eſpoir je ſuis déſabuſée ;
Pour moi, pour mon amour, il n'eſt plus de Théſée.
Le tems au repentir auroit pu le forcer ;
Mais c'en eſt fait, Nérine, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! qui l'auroit cru, quand ſon injuſte flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs,
Je ne connuſſe encor que mes moindres malheurs !
Une Rivale au moins, pour ſoulager ma peine,
M'offroit en la perdant dequoi plaire à ma haine.
Je promettois ſon ſang à mes bouillans tranſports,
Mais je trouve à briſer les liens les plus forts ;
Et quand dans une ſœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cauſe de ma rage,
Ma Rivale & mon Traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entends-tu bien ? Lorſque le Ciel m'accable ;
Dans tout ce qu'a mon ſort d'affreux, d'épouvantable,
La Rivale ſur qui tombe cette fureur,
C'eſt Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrois mon cœur !
Quand je lui faiſois voir ma peine ſans égale,

Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma Rivale !
La perfide abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié,
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre;
Elle en étoit la cause, & feignoit de me plaindre.
C'est-là mon désespoir; pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déja je tenois immolé;
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi pensai-je? Ah Dieux!
L'ingrate! On la verroit triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet;
Elle n'est pas encor où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle...

NERINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets,
Par l'éclat de vos cris, s'entendent au Palais?

ARIANE.

Qu'importe que par tout mes plaintes soient ouïes?
On connoît, on a vu des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avois-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considere le fruit.
Quand je suis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit.
Pour lui seul je dédaigne une Couronne offerte;
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux;
Je le comble de biens, il m'accable de maux;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre;
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.

Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit,
Mes larmes parleront; c'en est fait, s'il les voit,
Ne les contraignons plus, & par cette foiblesse,
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire; approuvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment, aux pieds de ma Rivale,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être.... Ah Ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouir ce que j'entends, de voir de ce que je voi.
Leur triomphe me tue, & toute possédée
De cette assassinante & trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NERINE, ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes:
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour...

ARIANE.

Je sçais ce que je dois, Seigneur, à votre amour.
Je connois même à quoi ma parole m'engage;
Mais....

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!

Répondrois-je de moi ? Je ne me connois pas.

ŒNARUS.

Si du ſecours du tems ma foi favoriſée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Théſée...

ARIANE.

Si j'oublirai Théſée ? Ah Dieux ! mon lâche cœur
Nourriroit pour Théſée une honteuſe ardeur !
Théſée encor ſur moi garderoit quelque empire !
Je dois haïr Théſée, & voudrois m'en dédire !
Oui, Théſée à jamais ſentira mon courroux ;
Et ſi c'eſt pour vos vœux quelque choſe de doux ;
Je jure par les Dieux, par ces Dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublirai Théſée, & que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, ſoupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, ſi j'oſois...

ARIANE.

Non, parjure Théſée ;
Ne crois pas que jamais je puiſſe être appaiſée.
Ton amour y feroit des efforts ſuperflus.
Le plus grand de mes maux eſt de ne t'aimer plus ;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre ſans ceſſe à de ſecrets bourreaux ;
C'eſt peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices,
Tu m'as bravée, il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais quelle eſt mon erreur ! Dieux ! je menace en l'air ;
L'ingrat ſe donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ſes nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, Seigneur, ſuivons-le dans Athènes ;
Avant que ma Rivale y puiſſe triompher ;
Partons ; portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enivrée.
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour ;
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Conſultons-en le tems, Madame, & s'il faut faire...

ARIANE.

Le tems! Mon déſeſpoir ſouffre-t-il qu'on differe?
Puiſque tout m'abandonne, il eſt pour mon ſecours
Une plus ſure voie, & des moyens plus courts.
(*Elle ſe jette ſur l'épée de Pirithoüs.*)
Tu m'arrêtes, cruel!

NERINE.

Que faites-vous, Madame?

ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi, je ſuccombe aux tranſports de mon ame.
Si dans mes déplaiſirs tu veux me ſecourir,
Ajoute à ma foibleſſe, & me laiſſe mourir.

ŒNARUS.

Elle ſemble pâmer. Qu'on la ſecoure vîte.
Sa douleur eſt un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en ſeroit ſans doute accroître les efforts,
Qu'oppoſer quelque obſtacle à ſes premiers tranſports.

FIN.